

plôier la Basse-Bretagne. Nous ne peindrons pas les misères et les désenchantements de ses premières caravanes. Trois ans s'étaient écoulés depuis son début, et malgré sa bonne mine et sa bonne volonté il n'avait pas été enlevé une seule fois ; mais, en revanche, s'étant avisé de conter fleurette à la fille d'un marchand, celui-ci, aidé de ses deux fils et de ses deux garçons de boutique, l'avait menacé de la faire périr sous le bâton s'il ne discontinuait ses poursuites insolentes. En attendant ce rude châtement, Listrac fut régulièrement sifflé tous les soirs ; il ne pouvait se méprendre sur les auteurs de cette injure : la patience finit par lui échapper, et il osa apostropher la cabale. Cette audace fut mal reçue ; les spectateurs se fâchèrent, et l'acteur, qui avait manqué au public, fut sommé de faire les plus humbles excuses, et menacé de la prison en cas de refus. Pour se soustraire à cette pénible alternative, Listrac prit la suite au milieu de la tempête, abandonnant sa position, ses appointements, sa garde-robe et ses dettes. Ce fut ainsi que la Basse-Bretagne perdit un de ses meilleurs comédiens.

Au mois de septembre 1782, notre artiste fugitif, après avoir erré quelque temps, s'était enrôlé sous les drapeaux d'une autre troupe qui vint s'établir pour la saison d'hiver dans la ville d'Avignon. Par un singulier hasard le nom que portait l'acteur appartenait à une des principales familles de la ville, et cette circonstance avait tout d'abord attiré sur lui l'attention du public. D'ailleurs Listrac était doué d'une figure régulièrement belle, d'une taille héroïque et d'une voix pleine de force, de tendresse et de mélodie ; de plus, il savait mettre de l'âme et de l'esprit dans son jeu. Bref, avec toutes ces qualités naturelles, il ne lui manquait, pour être un acteur accompli, que l'étude des bons modèles, et Fleury aurait pu faire de lui son émule.

Listrac se fit remarquer et applaudir dans l'emploi d'amoureux ! mais, hélas ! la réalité se mêla bientôt à ses rôles imaginaires, et son faible cœur allait devenir la proie d'une passion plus vive et plus dangereuse que celle dont les suites lui avaient été si fatales. Une jeune personne d'une grande beauté, Mme de Villemaure, appartenant à la plus haute noblesse de la province, venait chaque soir au théâtre où elle occupait avec sa famille une loge d'avant-scène ; Listrac devint éperdûment amoureux de cette noble et belle demoiselle. Cet amour sans espoir le plongea dans une mélancolie profonde. Un soir, il remarqua auprès de Mme de Villemaure un jeune homme qu'il n'avait pas encore vu et qu'elle paraissait traiter avec une tendre bienveillance ; dès ce moment, la jalousie ajouta son amer-tume aux tourments du malheureux comédien. Le lendemain, comme il se promenait tristement sur les remparts, il fut abordé par le jeune homme qui dans ses folles rêveries il appelait son rival ...

— Monsieur, lui dit celui-ci d'un ton dédaigneux, vous êtes comédien, je crois ; c'est vous qui remplissiez hier le rôle d'Orosmane dans la tragédie de Zaïre ?

— Oui monsieur, répondit Listrac,

— Je suis arrivé de mes terres hier seulement, et je n'ai pas été médiocrement surpris en apprenant qu'il y avait un comédien qui portait mon nom.

— Je me nomme Didier Listrac, reprit froidement le comédien.

— Et moi je me nomme le marquis Aualbert de Listrac ; je ne pensais pas que ce nom pût devenir un nom de comédie.

— Où voulez-vous en venir, monsieur le marquis ?

— Je veux, monsieur le comédien, vous défendre de profaner et de souiller plus longtemps un nom glorieux,

— Pourquoi, s'il est à moi comme à vous ?

— Vos preuves ?

— Je n'en ai pas d'autres qu'une possession de vingt-cinq ans.

— Cette possession frauduleuse doit cesser aujourd'hui même.